

JOURNAL DES JOURNÉE N°91
Le lundi 8 février 2010, édition de 14h 50

« Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne

dans l'œuvre continuée de Babel,

et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages. »

Jacques Lacan, *Ecrits*, p. 321

FORUM DES PSYS, SAISON 1, ÉPISODE 12

par Aurélie Pfauwadel

L'évaluation est un « négationnisme de l'être » qui vise « l'effet goudron et plumes », c'est-à-dire l'humiliation. Tel est le fait nouveau que pointait Agnès Aflalo en inaugurant, dimanche matin, le douzième Forum des Psys. Ses formules biens frappées ont ouvert la voie à toutes les trouvailles, de pensées et de mots, qui ont ensuite jalonné cette journée, et ont fait le régal des 900 auditeurs, dont certains n'en ont pas raté une miette !

Comme il est agréable d'affiner la perception que l'on a d'un problème, d'une question, au contact de la pensée ou de l'expérience des autres – chaque intervenant éclairant de sa torche frontale un repli obscur de ce douloureux malaise de notre civilisation. Ce Forum présidé par Bernard-Henri Lévy fut, comme les précédents, enthousiasmant et entraînant. Il a démontré en acte la nécessité de dire et de penser ce qu'a d'irréductible l'évaluation contemporaine, si l'on souhaite résister à son emprise tentaculaire.

Agnès Aflalo a donc commencé par « tordre le cou à l'idée qu'il y aurait une bonne évaluation » - surtout dans le domaine « psy ». Toute évaluation conduit à classer, compter, exclure, tuer. L'éthique de la psychanalyse requiert donc de faire reculer l'infâme, sous toutes ses formes. Éric Laurent a justement décliné les différentes modalités des « nouveaux semblants de l'évaluation ». Il a notamment attiré notre attention sur l'effarant « paternalisme libertaire » d'un Richard Thaler et d'un Cass R. Sunstein, deux chercheurs américains behavioristes. Leurs conceptions se différencient du behaviorisme dur : il ne s'agit plus d'exercer une coercition sur un comportement, mais de faire des « nudges » (coups de coude / ou de pouce) pour orienter de manière subliminale les décisions de sujets. Si on met, à la cantine, les légumes verts au niveau des yeux des adolescents, et qu'on camoufle la *junk food*,

ils se serviraient plus facilement des haricots (comme si un sujet digne de ce nom n'allait pas chercher les frites là où elles se trouvent !).

Nous avons ensuite eu le plaisir de découvrir Cynthia Fleury, et son réel sens de la formule : « l'évaluation ou l'intelligence : il va falloir choisir » - c'est ce qu'elle nous a clairement démontré au cours de son exposé. Avant de parler d'« évaluation », on parlait de « productivité ». Mais ce mot avait le désavantage de dévoiler trop clairement ce dont il s'agit ; on l'a donc remplacé. L'« évaluation » a paré la chose des atours de la rationalité, de l'objectivité et de l'égalitarisme. C'est pourquoi il n'y a aucun moyen d'y échapper : vouloir s'y soustraire revient toujours à se désigner comme suspect. Soyons vigilants, dit-elle : demain, on parlera peut-être d'« éthique de la responsabilité » pour dissimuler à nouveau cette même idéologie sous un signifiant toujours plus fallacieux. L'évaluation, kafkaïenne et absurde, conduit à une crise des finalités et des significations, devenant elle-même la seule fin des activités.

Puis l'initiateur de « L'appel des appels », Roland Gori, a théorisé l'évaluation comme manière de mesurer l'écart par rapport à la servitude volontaire, véritable passion du vingtième siècle. BHL a conclu cette riche matinée en retraçant les diverses façons dont la société a réagi aux suicides en série en 2009. « S'il y a un néo-capitalisme, c'est plus dans l'évaluation que chez Jérôme Kerviel qu'il faut en chercher la clef. » BH. notait à quel point c'est un message extraordinairement fort, pour les « suicidés d'entreprise » de jeter leur corps mort aux pieds de ceux qu'ils tiennent pour responsables. Tel Bartleby qui oppose sa part d'opacité irréductible par son « *I would prefer not to* » et manifeste par là la « grandeur obstinée de l'humain » (Melville), ces suicidés sont « les analyseurs du malaise social du temps que nous vivons ». Le Forum s'en fait l'écho, sinon le vacarme.

L'après-midi a commencé par l'admirable intervention de Jean-Claude Milner. Dans *Télévision*, Lacan situe l'inconscient par ces mots : c'est un « savoir qui ne pense pas, ni ne calcule, ni ne juge, ce qui ne l'empêche pas de travailler », c'est le « travailleur idéal » dont parle Marx. Ce travailleur idéal est le pur et simple support d'un savoir – un savoir exécuter les ordres. Tout travail peut être ramené en droit à ce travail idéal, dès lors qu'il se retrouve pris dans une machinerie qui le dépouille des différences qui pourraient venir d'une pensée, d'un jugement ou d'une capacité à calculer. Tout travail peut, à ce titre, être évalué de la même manière. Selon Milner, il ne s'agit pas là d'une exigence structurale de la machine capitaliste, mais du résultat d'un processus actif, effectif, de contraintes. Le suicide est ce qu'il reste de la première personne, du « je », là où rien ne reste. Le dernier message qu'adresse le sujet en se suicidant est : « je manquerai à ma place ». Freud l'aurait traduit : « *wo es war* ».

Puis, Yves-Charles Zarka nous a montré comment la RGPP (réforme générale des politiques publiques) était en train de mettre en œuvre un système généralisé de l'évaluation : on assiste à l'extension du modèle managérial à l'ensemble de la vie publique, des institutions

et de l'État lui-même – Rousseau doit se retourner dans sa tombe ! Ce qui est remis en cause, c'est la dimension publique de l'État, par opposition au secteur privé : les notions d'efficacité et de rentabilité guident désormais la politique publique dans des secteurs qui ne sont pas voués par eux-mêmes à la productivité (santé, éducation, justice, recherche).

Une série d'interventions, plus vivantes et drôles les unes que les autres ont achevé l'après-midi, avec Mathias Gokalp, réalisateur du film *Rien de personnel* (tout juste sorti en DVD), qui est venu nous parler de l'évaluation dans le monde du travail ; Margaret Moreau, médecin du travail en dissidence, qui nous a initiés au Lean, méthode de gestion d'entreprise, visant performance et productivité (trouvant ses sources au Japon, dans le Toyota Production System), et utilisé aujourd'hui partout dans le monde. Chaque geste de travailleur est comparé au geste d'un opérateur idéal, qui sert de référence : un homme, d'1 mètre 75, de 65 kg, sans restrictions médicales, et qui marche à la vitesse de 4 km par heure ! (on nous épargne juste la couleur de peau et l'orientation sexuelle...). Ces méthodes ne posent aucunes limites à l'excellence requise : le travailleur peut toujours donner plus, toujours être meilleur. JAM s'est fait l'avocat du Diable ; il doit bien y avoir des côtés positifs à l'évaluation ? En tout cas, il faut reconnaître l'ampleur du projet : il s'agit d'une réelle tentative d'*engineering* mental, de transformation de l'humanité, on peut y lire une « époque métaphysique de l'être ».

Carole Dewambrechies-La Sagna a procédé à l'analyse des nouveaux signifiants-maîtres que produit sans cesse l'évaluation : « éducation thérapeutique », « traçabilité », et « bientraitance », les mots clefs de l'HAS. François Ansermet a posé cette question : peut-on évaluer l'avenir ? La seule chose que l'on sait avec certitude, c'est que cela va mal finir ; hormis la mort, tout le reste est incertain, imprédictible. Les évaluateurs sont en réalité des experts de la prédiction du passé. Il cite Keynes : « l'inévitable n'arrive jamais, l'inattendu toujours ». Ce qui fait la dignité de la psychanalyse, c'est qu'elle maintient ouvertes des « enclaves d'inattendu » (René Char).

Comment lutter contre le déluge de l'évaluation ? Clotilde Leguil répond, elle : par le retour à Freud et l'enseignement de ses textes. Le but de l'évaluation, dit-elle, est de « vérifier que le travailleur n'a rien retiré d'autre de son travail que le salaire par lequel on le dédommage ; de vérifier qu'entre la naissance et la mort, il ne s'est rien passé ». Tandis que Guy Briole se réfère aux *Morticoles* de Léon Daudet, et leur épreuve de « lèchement de pieds » demandant de la souplesse d'échine et une bonne dose de mépris de soi, JAM évoque *Treize à la douzaine*, le roman écrit par les enfants Gilbreth – monsieur Gilbreth avait mis au point une méthode pour optimiser le geste du maçon posant des briques, et appliqua à l'éducation de ses douze enfants les mêmes principes : optimisation des gestes sous la douche, etc.

La journée au Forum s'est clôturée par la performance hilarante (dans le style tragico-comique) de Jean-Pierre Deffieux nous relatant la seconde visite de l'HAS dans le service psychiatrique où il exerce. Le premier principe de l'HAS est de « chercher à satisfaire le

patient en tous points » (en psychiatrie !). « Vous ne donnez pas d'échelle de la douleur à vos patients pour qu'il puisse auto-évaluer leur douleur ? » (à des mélancoliques !) ; « pourquoi ne leur parlez-vous pas du don d'organes ? » (à des patients suicidaires !). Les représentants mandatés de l'HAS cherchent encore comment faire entrer les réponses de J.-P. Deffieux dans les cases de leurs questionnaires...

vers Rennes 2010 :

Au début du xxie siècle, comment naît le désir de l'analyste

le calendrier pour les journées de rennes, établi par Jacques-Alain Miller, est consultable sur le blog de Rennes, en page d'accueil :

<http://rennes2010.wordpress.com>

VERS RENNES, JUILLET 2010

par Nathalie Georges-Lambrichs

J'admets que cet appel à contribution m'arrisonne, avec le soulagement que cela procure : je suis un destinataire parmi d'autres de cette provocation adressée à la petite foule des élèves de Lacan qui n'est pas close. Mais je connais ma tendance, mieux encore depuis le nouveau départ qu'ont donné à l'ECF ses 38e Journées : répondre, du lieu même (Autre) où un « je » peu consistant, poreux même, mais aussi aimanté par des restes transférentiels puissants parce qu'imaginaires, par la fabrique d'une sorte de texte-objet où chacun trouvera ou ne trouvera pas ses petits. Chute caduque d'une pelure de moi, je n'y aurai vu, encore une fois, que du feu (ce pourquoi je m'en serai détournée bien vite, l'ayant expédié, pour vaquer à d'autres occupations).

C'est, ni plus ni moins, une modalité de jouissance affine à la poubellication. Je saisis là un escamotage particulier, appliqué à la production des écrits, livres, revues, articles et autres textes. C'est assez chiqué : le texte fait écran à ce qui est écrit, il est lui-même une rature, un reste indéchiffrable, la matrice, hors sens, de tous les sens. Il s'agit donc toujours de prendre la parole avec soi pour traverser ce premier écran, au risque de la parole justement, qui a d'autres pouvoirs. Cela se décline :

- temps 1, production d'un écrit ;

- temps 2, passage au dire ;

- temps 3, écriture d'un reste, « pas-à-lire » au risque de patiner, et pire, non sans art et savoir-faire.

Or « Tous les académismes sont mauvais. Mais le pire, c'est encore celui de soi-

même », a dit Pierre Soulages à Françoise Jaunin. D'où le pari paradoxal d'une École qui ne cesse pas de se réinventer elle-même, au risque de faire de cette réinvention permanente un académisme pernicieux, s'il n'est supporté par l'aléatoire de la ruine méthodique, par chaque élément qui la compose, de son pré carré.

Admettre, désigner, nommer

J'admire la frappe précise et juste de cette déclinaison d'actes, j'en éprouve la logique parfaite, y compris l'écart entre des parcours impeccables : admis comme membre, désigné comme passeur, nommé AE, et d'autres, plus boiteux. Je sais ou je crois, sans faire ici la différence entre l'un et l'autre, que nul n'arpente le champ freudien s'il ne boite, et j'en déduis que la manière dont chacun fait avec sa boiterie plus ou moins exhibée, exposée ou secrète, secrète justement son style, plus ou moins affiné ou inadéquat au « moment actuel », précaire.

Lacan a choisi ces trois verbes pour qualifier les moments logiques d'un parcours dans son École. Dans le monde, chacun est plus ou moins admis, désigné et nommé, ou non – personne n'ayant le monopole d'aucun signifiant ; mais l'École, elle, a une logique d'être au monde, et de n'y être pas. De s'y présenter, imposer, déguiser même et, pas moins, d'admettre en son sein des exclus du monde, des rejetons. Elle est pour ces maudits un laboratoire du lien social : « Apprends, leur dit-elle en les admettant, à faire partie du club qui accepte des gens comme toi », un temps.

Et puis ? Quel est ton lien, quelle, ta capacité, à l'endroit de l'autre, l'AE en puissance, celui de l'École, qui a un désir – le sais-tu seulement ? – un désir autre que celui de te prendre sous son aile et te protéger, qui peut être animée de ce désir et aussi ne pas l'être, ce qui corse la question, un désir d'envoyer dans le monde les meilleurs des siens ? L'as-tu fait entendre à ton analyste ? ou celui-ci te l'a-t-il supposé à tort, ou non, ou à raison ? Temps 2, celui de la désignation du passeur, et certains d'entrer alors dans le dispositif de la passe, laboratoire dans le laboratoire du lien social, où l'on étudie au microscope les rouages délicats qui font l'articulation de chaque « je » avec le « nous » du groupe, le « il » du monde, le « elle » de l'École et... l'analysant futur, gage de la relance de la Chose.

Pour d'autres, ce temps 2 ferait l'objet d'un autre calcul, tu. De même, le temps 1 n'a rien d'obligatoire, puisque l'on peut parfaitement supposer un passant, non membre de l'École, nommé AE et admis, du même coup, comme membre.

Il y aurait ainsi la voie droite, R le monde, I le groupe, S l'École et « je » qui les nouerait, le « je » de l'AE, mais comment ne pas saisir, sitôt formulée cette proposition simple, que chacun la déclinera à sa façon ? Il faudra donc démontrer, en finesse, non sans se détacher de l'exquise subtilité de ces mécanismes, comment.

Et s'y intéresser, au-delà de « soi », sans se résorber pour autant dans aucun « nous ».

Le blog de Rennes : les nouveautés

Des Journées d'automne aux Journées de Rennes

Marie-Claude Chauviré-Brosseau

Orientation

Béatrice Landaburu

<http://rennes2010.wordpress.com>

Infos pratiques : Plan, lieux, horaires des Journées de Rennes

Si vous comptez venir à Rennes, il est fortement conseillé de réserver rapidement car juillet est une période de tourisme et de festivals à Rennes, donc assez chargée...

Vous trouverez en pièce jointe au JJ et sur le blog un plan de Rennes avec les indications des lieux importants pour notre week-end :

- l'université Rennes 2, à Villejean, où se tiendront les Journées le samedi après-midi, accessible rapidement en métro (une seule ligne) : station Villejean Université
- La Halle Martenot en centre ville, station Saint-Anne où nous nous retrouverons le samedi soir pour les festivités.
- Le Liberté en centre ville, station République ou Charles de Gaulle où nous nous retrouverons le dimanche matin pour les Journées.

Vous trouverez aussi indiqués le Couvent des Urbanistes (Biennale d'art contemporain) et le musée des Beaux Arts.

Sur le plan, les numéros en violet sont ceux des hôtels légendés dans la liste en pièce jointe. Vous découvrirez ainsi qu'excepté l'université, tous les autres lieux sont accessibles à pied si on se loge en centre ville. Bonne réservation !

Samedi 10 juillet :

Université Rennes 2, place du recteur Henri Le Moal, Rennes

10h-13h : Assemblée générale de l'ECF

15h-19h : Journées de l'ECF, salles multiples

Halle Martenot, place des Lices, Rennes

20h-1h cocktail dînatoire et soirée dansante

Dimanche 11 juillet :

Le Liberté, Esplanade du général de Gaulle, Rennes

9h-13h : Journées de l'ECF, séances plénières

14h30-18h : Assemblée Générale de l'ECF

Home in Brittany

Nous vous proposons également des hébergements chez l'habitant, des collègues ou des étudiants ayant offert d'accueillir ceux qui le souhaiteraient.

Si ce type de solution vous intéresse, il vous faut contacter les collègues qui ont bien voulu se charger de centraliser propositions et demandes :

Isabelle Delattre : delattre.isabelle@laposte.net et

Alice Le Glaunec : aliceleglaunec@hotmail.com

Appel à contributions

Nous attendons vos contributions pour le blog des Journées de Rennes : réactions, suggestions diverses, réflexions sur l'orientation de ces prochaines Journées. Tout format, tout style.

<http://rennes2010.wordpress.com/>

Vos textes sont à adresser à Caroline Pauthe-Leduc (caro.pauthe.leduc@gmail) et Sophie Marret (sophie.marret@wanadoo.fr)

Pour la rubrique des Journées de Rennes du JJ, les textes (au format défini par Jacques-Alain Miller de 4500 signes maximum) sont à adresser à Jacques-Alain Miller (ja.miller@orange.fr), ainsi qu'en copie à Sophie Marret et Caroline Pauthe-Leduc.

www.causefreudienne.org

ECF 1 rue Huysmans paris 6è Tél. + 33 (0) 1 45 49 02 68

diffusé sur ecf-messenger, forupsy, et amp-uqbar